

Si loin, si proche

Marie Labrecque

Volume 7, Number 1, Fall 2010

La littérature canadienne-anglaise

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62200ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les éditions Entre les lignes

ISSN

1710-8004 (print)

1923-211X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Labrecque, M. (2010). Si loin, si proche. *Entre les lignes*, 7(1), 14–18.

La littérature canadienne- anglaise



La littérature canadienne-anglaise est à l'image de son territoire : vaste et plurielle. Et pour beaucoup d'entre nous... lointaine. On connaît mal, au Québec, cette littérature que la proximité devrait pourtant nous rendre familière. Que sait-on de ses écrivains, ses thèmes de prédilection, son rayonnement? Peut-on réellement la saisir, la définir? Auteurs, traducteurs et éditeurs nous éclairent...

Si loin, si proche

/ MARIE LABRECQUE

Il fut un temps où la littérature canadienne était surtout connue pour *Anne... la maison aux pignons verts* ou les romans Harlequin. C'est une caricature, certes, mais elle revient en effet de loin, cette « jeune » littérature qui n'était « ni enseignée ni revendiquée, ni même mentionnée (si ce n'est par dérision) dans le domaine public », comme la décrivait Margaret Atwood en 1972 dans un fameux essai sur le sujet (*Survival: A Thematic Guide to Canadian Literature*).

L'histoire est bien différente aujourd'hui. « C'est l'un des grands succès de la littérature contemporaine, en termes de ventes, de renommée des auteurs, de grands prix internationaux », constate **Linda Leith**, directrice du Festival Metropolis bleu. En 2002, année où Yann Martel remportait le convoité Booker Prize pour *Life of Pi*, la moitié des finalistes étaient aussi Canadiens. D'autres grands auteurs avaient auparavant pavé la voie de cette réussite, des Robertson Davies (avec l'acclamée « Trilogie de Deptford », dans les années 70) et Timothy Findley (*Guerres*, voir notre rubrique *Classiques*), jusqu'aux Michael Ondaatje (qui a connu un succès mondial avec *Le patient anglais* en 1993), Alice Munro et Margaret Atwood. « Les meilleurs vendeurs cana-

diens sont tous des romans qu'on peut qualifier de littéraires », remarque l'écrivain **David Homel**. L'imaginaire canadien a trouvé « sa porte de sortie » dans l'univers littéraire, comme le résume l'essayiste **John Saul**; là où ses histoires, qui trouvent difficilement leur public au cinéma et à la télé, n'ont pas à concurrencer la force publicitaire d'Hollywood. Inversement, ce qui représente souvent un inconvénient pour l'art canadien par rapport au géant américain, la langue anglaise, s'est révélé un gros atout pour les auteurs, leur donnant accès à un marché formidable. Pour ce succès des écrivains nationaux, **Yann Martel** crédite partiellement les politiques gouvernementales. « Le Canada, depuis plusieurs décennies, subventionne des artistes très tôt. Et sans centralisation excessive. On les aide à se développer sans leur faire sentir qu'ils doivent tous déménager à ►



Toronto. Le Canada a plusieurs pôles géographiques importants, où différentes sensibilités peuvent graviter. À cause de l'immensité du pays, il est impossible qu'une seule grande ville domine. Une des forces de la littérature canadienne-anglaise, c'est justement sa diversité. »

Et parce que la géographie influence la culture, chacune de ces communautés produit ses particularités (*voir nos entrevues avec Marina Endicott et Lisa Moore*). Selon David Homel, qui, pendant une décennie, a écrit une chronique sur « la littérature du voisin » pour *La Presse*, il existe par exemple « une littérature propre à Terre-Neuve; des tendances en Colombie-Britannique qui ne ressemblent à rien d'autre, où l'on voit une littérature beaucoup plus *trash*, violente, un peu plus magique, aussi ».

GÉOGRAPHIE ET HISTOIRE

Traductrice et enseignante au Département d'études littéraires de l'UQAM, **Lori Saint-Martin** recense pourtant certains points de convergence. Ce qui relie les auteurs issus

roman américain (moi, je parle plutôt d'un roman nord-américain). Il comporte de bons conteurs. Les récits sont un peu plus linéaires qu'au Québec, où ils sont plus fragmentés, postmodernes. Au contraire, les Canadiens ont cette façon de lier les éléments de la nature, d'inscrire les thèmes dans le paysage même. » Sa jeune maison, Alto, publie beaucoup de romans canadiens, et s'est notamment lancée dans la réédition du cycle romanesque de Margaret Laurence (*Cycle de Manawaka*), qui culminera par la parution des *Devins* à l'automne. « C'est elle qui a amené la littérature canadienne dans le monde et qui a ouvert la voie à Margaret Atwood. »

UNE LITTÉRATURE DE MINORITÉS

L'une des caractéristiques de la littérature *made in Canada* serait justement la force de ses auteures féminines, les Margaret Atwood, Alice Munro, Mavis Gallant en tête – peut-être parce qu'elle s'est épanouie vers la même époque que le féminisme, dans les années 70? Impossible de ne pas noter également l'apport des auteurs issus de l'immigration, dont

« La littérature canadienne possède moins de particularités ethniques que d'autres littératures nationales. » – Yann Martel

de régions canadiennes diverses serait justement leur intérêt pour leur coin de pays respectif. « Il y a très souvent un intérêt marqué pour un lieu en particulier qu'on veut explorer, rendre. » Un endroit qu'on n'a pas toujours voulu nommer : « Il y a eu une époque où les auteurs canadiens-anglais ne mentionnaient pas le lieu. Ils disaient : la ville ou ici. Ce n'était pas cool de dire que c'était Toronto ou Winnipeg. » Selon Saint-Martin, les écrivains du Canada partageraient aussi une fascination pour le passé. « Un thème très important depuis au moins une vingtaine d'années, c'est l'écriture de l'Histoire, particulièrement ce qu'on appelle la métafiction historique : les romans qui non seulement évoquent l'Histoire, mais qui créent une problématique du fait même d'en parler. » Une veine qui interroge notre capacité de connaître le passé, la véracité de l'Histoire. Pensons à *Captive*, de Margaret Atwood, *Ana historique* de Daphne Marlatt, *L'herbe verte, l'eau vive*, de Thomas King, ou encore, *La mémoire en fuite* d'Anne Michaels. « Et ce n'est pas seulement l'histoire canadienne, précise Lori Saint-Martin, mais celle de plein d'autres pays, en partie racontée par des écrivains venant d'ailleurs. »

L'éditeur **Antoine Tanguay**, lui, parle d'une littérature se distinguant par « un sens aigu du récit », qui s'inscrit dans la tradition anglo-saxonne du *storytelling*, où l'histoire prime. « Le roman canadien-anglais a une fougue et une vigueur d'imagination assez surprenantes, qui le rapprochent du



PHOTO : S. GREG PANOSIAN/ISTOCK



PHOTO : ELENA ELISSEVA/ISTOCK

DEUX SOLITUDES

Sempiternel gouffre linguistique oblige, le Québec connaît en général assez peu cette littérature, qui l'a traditionnellement moins attiré que celle de Jack Kerouac. L'écrivain David Homel ironise sur « l'ignorance historique des éditeurs québécois ». « Je me souviens de l'époque où le Canada anglais s'intéressait beaucoup aux œuvres québécoises pour des raisons politiques, tandis qu'au Québec, on pensait qu'il n'y avait pas de littérature au Canada... »

« Il y a un peu de politique là, admet Antoine Tanguay. Et une question d'habitude : on n'a pas proposé aux Québécois beaucoup d'auteurs

canadiens. L'offre canadienne était diluée dans l'étrangère, qui est massive. »

Une barrière supplémentaire : les lecteurs d'ici ont souvent accès à l'imaginaire des auteurs voisins par l'entremise d'un éditeur français, poussant ainsi à la hausse le prix du livre... et causant parfois des aberrations de traduction. « Il y a plusieurs cas où l'on voit une grande méconnaissance de la culture canadienne. Un exemple : Pneu Canada (Canadian Tire)! », déplore Lori Saint-Martin, qui, conjointement avec Paul Gagné, a traduit une quarantaine de titres canadiens pour des éditeurs québécois, remportant deux Prix du Gouverneur général (en 2000, pour *Un parfum de cèdre*, d'Ann-Marie MacDonald, et en 2007, avec *Dernières notes* de Tamas Dobozsy.) Mais ce portrait serait de moins en moins vrai. De plus en plus d'éditeurs d'ici lorgnent du côté canadien et font confiance à des traducteurs locaux. (Ils ont d'ailleurs un incitatif économique, puisque le Conseil des arts du Canada subventionne entièrement la traduction.) L'éditeur d'Alto, qui a vendu 8 500 exemplaires des livres de Margaret Laurence et écoulé plus de copies des *Filles* de Lori Lansens que son partenaire français, s'enorgueillit d'avoir démenti l'impression que cette littérature « ne vend pas ». ►

l'œuvre a possiblement touché une corde sensible chez les lecteurs étrangers en cette ère de postcolonialisme (voir notre article *Écrivains sans frontières*).

« Je crois que la littérature canadienne possède moins de particularités ethniques que d'autres littératures nationales, avance Yann Martel. Elle montre une plus grande tolérance pour des histoires diverses. » Cette « volonté d'ouverture » serait l'un des éléments qui la distingueraient de la littérature de ses voisins méridionaux. « Il y a peu de romans américains qui se déroulent en grande partie à l'étranger. » Pour John Saul, les écrivains canadiens se révèlent à l'aise avec la complexité et l'incertitude. Et leur littérature entretient « une relation avec le lieu qui n'est pas romantique. Déjà dans les œuvres écrites par la première génération de Canadiens, il y a tout de suite eu cette idée qu'ils ne contrôlaient pas les lieux. L'idée qu'ils étaient dans la nature, et qu'ils ne pouvaient pas imaginer la dominer. » À ce titre, la littérature créée au pays des castors se rapprocherait bien davantage de celle issue de l'Amérique latine que de l'états-unienne. Le roman *Bear*, signé en 1976 par Marian Engel, propose ainsi « une relation différente entre les humains et le lieu ».

HISTOIRE D'UN PRIX

Doté d'une bourse de 50 000 \$, le Scotiabank Giller Prize est considéré comme le prix littéraire le plus important au pays. Créé en 1994 par l'homme d'affaires torontois Jack Rabinovitch, il couronne une œuvre de fiction publiée en anglais (des livres d'auteurs francophones, par exemple Gaétan Soucy et Pascale Quiviger, ont déjà été en lice pour des traductions). La remise de cette récompense convoitée donne lieu à un gala télévisé, diffusé en direct sur les ondes de Bravo, en novembre. Au fil des années, ses jurys – où siégeait l'an dernier le réputé écrivain américain Russell Banks – ont récompensé plusieurs auteurs majeurs : Rohinton Mistry (*L'équilibre du monde*), Margaret Atwood (*Captive*), Mordecai Richler (*Le monde de Barney*), Alice Munro (*L'amour d'une honnête femme* et *Fugitives*), Michael Ondaatje (*Le fantôme d'Anil*), Joseph Boyden (*Les saisons de la solitude*).

À DÉCOUVRIR CET AUTOMNE



LA MONTAGNE D'OR

Wayson Choy

XYZ

Chronique familiale d'émigrants chinois débarquant à Vancouver en 1926.

Voir critique dans notre rubrique Nouveautés



SOUS L'AILE DU CORBEAU

Trevor Ferguson

Pleine Lune

Deux hommes, hantés par le souvenir d'une jeune fille assassinée, se lancent dans une chasse à l'homme effrénée. Premier roman de Ferguson, paru en anglais en 1977.



L'ÉCOLE DES FILMS

David Gilmour

Leméac

Un homme retire son adolescent désabusé de l'école et entreprend son éducation par le cinéma.



LES DEVINS

Margaret Laurence

Alto

Paru originalement en 1974, *Les devins* est le dernier et cinquième tome du « Cycle de Manawaka » réédité avec bonheur par la maison Alto depuis 2008. (En librairie en janvier 2010)



FALL

Colin McAdam

Boréal

Triangle amoureux et tragique entre deux jeunes adolescents et leur égérie qui fréquentent une école privée d'Ottawa réservée à l'élite.



EN PLEIN COEUR

Louise Penny

Flammarion Québec

Le cadavre d'une vieille femme est retrouvé dans un village des Cantons-de-l'Est.

L'inspecteur-chef Armand Gamache enquête...

Voir critique dans notre rubrique Nouveautés

QUESTION D'IDENTITÉ

D'autant que, partageant un même territoire, les deux littératures compteraient un bon nombre de similitudes, selon plusieurs. Antoine Tanguay nomme « l'importance des mythes fondateurs dans les textes, l'importance des contes et des racines, l'attachement à l'Histoire ». Pour sa part, David Homel estime que les littératures de l'Ontario et du Québec sont « très proches, thématiquement. C'est une littérature souvent de petite ville, de village, où l'on essaie de s'évader, mais sans aller très loin. Une littérature qui a un peu de mal à faire face à la vie urbaine, qui petit à petit tente de comprendre Montréal ou Toronto. »

« Les Canadiens comptent sur leurs romanciers et leurs poètes pour accoucher de mythes capables d'expliquer le pays. » — Noah Richler

Il y a pourtant des divergences. « La grande différence, je crois, c'est que la voix nationaliste se fait entendre plus clairement dans la littérature québécoise, estime Yann Martel. La question identitaire y joue davantage parce que les Québécois sont plus conscients d'être un peuple minoritaire. Lorsqu'on parle de littérature canadienne-anglaise, plusieurs écrivains, moi inclus, se grattent un peu la tête : c'est quoi, ça? En fait, on ne sait pas vraiment [comment la définir]. Mais justement pour cette raison, on a moins le sentiment qu'une direction quelconque incombe à l'écrivain canadien-anglais. Il y a davantage un sentiment d'ambiguïté, de liberté. »

Le journaliste **Noah Richler** considère également comme une force cette réinvention constante du « sens de l'identité » canadienne. Dans son livre *Mon pays, c'est un roman*, le fils de Mordecai Richler écrit que l'absence d'un « récit unificateur » national qui s'imposerait sur tout le territoire explique que « traditionnellement, les Canadiens comptent sur leurs romanciers et leurs poètes pour accoucher de mythes capables d'expliquer le pays ». « Je pense qu'on vit constamment avec le sentiment qu'on habite le pays en tant qu'invités, probablement parce que c'est fondamentalement très difficile de vivre ici, précise-t-il en entrevue. Et notre manque de mythe fondateur – à

la American Dream – fait en sorte que les Canadiens doivent perpétuellement réviser la notion de citoyenneté. C'est leur grande force. Plus que n'importe quelle autre forme artistique, le roman pose la question : à quoi ça ressemble d'être quelqu'un d'autre? Comment fait-on pour vivre ensemble? C'est, je pense, une question très canadienne. »

S'il y a une chose que les littératures des deux solitudes partagent désormais, c'est à tout le moins un espace commun sur les rayons. Finie, dans plusieurs librairies québécoises, cette habitude de ranger les auteurs canadiens au sein des étrangers. Le succès, après tout, est toujours plus facile à partager... ♦